

Les étalonniers du Poitou ont développé toutes sortes de techniques pour stimuler la libido du baudet à l'égard de la jument afin d'obtenir des mulets

Par Michel Valière

Le brelandage *des ânes*

Après la célèbre «mule du pape», de Daudet, le mulet du Poitou est certainement le plus illustre. Sa renommée n'est pas de date récente, elle remonte très loin dans le temps.

La «fabrication» du mulet, «hybridation contre nature de l'âne et de la jument», était déjà connue sous les Gaulois, puisqu'ils vouaient un culte à une déesse des chevaux et des mulets. Les muletiers en particulier la vénéraient spécialement sous le nom d'Epona. Plus tard, saint Hilaire, évêque de Poitiers au IV^e siècle, et saint Jouin, l'un de ses disciples (fondateur de l'abbaye de Saint-Jouin-de-Marnes), utilisaient déjà la mule.

Au Moyen Age, le mulet était la monture presque exclusive des magistrats et des ecclésiastiques. Chemin faisant, cet animal, qui n'est pas noble, était devenu si populaire, si recherché même (pour ses qualités bien connues, telles que la sobriété, la résistance, etc.) qu'il commençait à concurrencer très sérieusement son noble oncle, le cheval. Cette menace de prépondérance

attira sur lui ou plutôt sur le baudet du Poitou les foudres officielles à tel point qu'en 1717 sont édités des règlements prohibitifs contre l'industrie mulassière et que, vers 1770, on a failli «couper» tous les baudets du Poitou (méthode naturellement infaillible pour se débarrasser des mulets, animaux auxquels la nature vengeresse a refusé le droit de reproduction).

Heureusement pour nos baudets, la Révolution est arrivée juste à temps pour empêcher ce véritable «génocide» et pour protéger l'industrie mulassière, alors véritable source de profit pour l'Etat.

Ces produits «contre nature» ont place dans la parémiologie ; ne citons que ces proverbes classiques :

Mule enfanter, chose impossible par nature.

(Bovilli, proverbes, XVI^e siècle)

ou ce délicieux proverbe persan :

On demande au mulet : quel est ton père ?

– Le cheval est mon oncle, répondit-il...

Complexe, la famille mulassière, recomposée, dirait-on aujourd'hui...

Le mulet, comme la mule, doit ses qualités à ses géniteurs : la jument poitevine aux grandes lignes osseuses, fortement charpentée, et le baudet, dit du Poitou, de belle race.

Si aujourd'hui le baudet fait l'objet de tous les soins dans les haras, asineries ou zoos de par le monde, lorsqu'il était familier des fermes poitevines et pièce de choix des étalonniers passés maîtres, au fil des ans, dans la production de la mulasse, il était dès sa naissance fort estimé – plus que sa sœur l'ânesse – et même fêté. N'allait-on pas jusqu'à faire une tournée de crêpes à cette occasion.

En dépit des efforts et des recommandations des services vétérinaires, l'entretien du baudet resta jusque vers les années 1970 très «traditionnel». D'abord, on exigeait de lui une robe faite de plaques de poils noirs ou bruns quelquefois artificiellement maintenus : c'était un pelage dit «bourraillous» ou «guenillous». Il était dit que

DEUX CHANSONS
POUR FAIRE SAILLIR LES BAUDET
(cette note n'est pas recommandée par les vétérinaires)

I. DIS-MOI BERO GREMISE



II. ALLEONS MOWAHÉ THOMAS!



Michel Valière est ethnologue

l'animal devrait être maintenu dans une immobilité complète dans une semi-obscurité, dans une atmosphère confinée et quasiment privé de soins corporels. Mais on n'hésitait pas à exiger de lui plusieurs saillies quotidiennes, pouvant aller jusqu'à dix ou douze, le cas échéant... Si l'âne sait reconnaître et honorer sa compagne l'ânesse, en revanche la jument fût-elle mulassière n'a guère d'influence heureuse sur sa libido. Aussi peut-on imaginer la tâche des palefreniers, et autres valets d'écurie attachés au service des étalonniers pour amener un âne, somme toute assez têtu, à accomplir son devoir d'étalon... Et c'est ainsi que s'est développé un ensemble de techniques, de savoir faire, de tours de main, un know-how au niveau de l'atelier même que l'on nomme ici en Poitou : le trelandage ou le brelandage.

MÉTHODES POUR FAIRE CROIRE AU BAUDET QUE LA JUMENT EST UNE ANESSE

Le brelandage ne consiste donc pas à vaincre la frigidité du baudet, mais à lui faire vaincre sa répulsion à l'égard de la jument. Les moyens sont variés et pour le moins surprenants. Il existe en gros deux méthodes, lesquelles sont souvent associées. 1) Utilisation des moyens aphrodisiaques. 2) Emission de sons musicaux.

En aucun cas, la flagellation sur la partie postérieure de l'animal n'a d'heureux effets. Or, cette pratique de la flagellation a pourtant été souvent employée, mais en vain. C'est celle qu'utilisaient les acheteurs étrangers au Poitou, qui ne connaissaient pas la science des étalonniers poitevins (du reste, ceux-ci se gardaient bien de divulguer leurs secrets). Ils vendaient sans pudeur leurs baudets reproducteurs, sans livrer le secret pour la saillie, aussi étaient-ils traités de «maquignons» au sens péjoratif du terme.

Quels étaient donc ces secrets si précieux ? Tout simplement, il suffisait de laisser croire au baudet que la jument qui lui était présentée (immobilisée dans une «treule») était une ânesse. Pour cela, il fallait que la saillie ait lieu dans un endroit bien clos et sombre. Mais, comme le baudet ne s'y trompait généralement pas, le palefrenier avait eu soin de prélever de l'urine d'ânesse «en chaleur» (qu'il obtenait facilement, en passant sa main enduite de poivre sur la nature de l'ânesse). Un flacon de cette urine dans sa poche, au moment opportun, il en répandait près de la jument et même sur sa blouse, pour exciter le baudet auquel il avait pu aussi faire absorber quelque nourriture «échauffante».

Tout ceci n'est certes pas très original. Plus curieux est le recours à la musique pour faciliter la saillie.

En attendant que le baudet se décide, et surtout

pour le faire se décider, l'étalonnier siffle, agite les chaînes, la bride qui «berline». Certains faisaient même venir un violoneux qui jouait derrière l'âne, d'autres, un accordéoniste.

Michel Gillet rapporte le récit suivant : «*L'écurie était faiblement éclairée, l'âne avait un bandeau sur la tête et un violoneux, juché sur un tonneau, tapant du pied pour donner du rythme à sa chanson, jouait en chantant : "qu'elle est belle, ma bourrique, qu'elle est belle, ma bourrique..." Cela avait duré longtemps avant que l'âne se décide, mais tout finissait bien.*» (Témoignage d'un stagiaire vétérinaire en Poitou, 1938)

Pour ma part, j'ai recueilli une chanson «paillarde» avec laquelle un vieil étalonnier de la région de Gençay faisait saillir ses baudets plusieurs fois par jour :

I
*Dis moi beau grenadier
 Que fais tu de ce membre ?
 Je m'en sers pour baiser
 Quand l'occasion s'présente.*

*Tambours, battez, la générale
 Le général qui bande
 Ne l'entendez-vous pas !
 Parlé*

*Allons la, mon vieux, allons, la voilà ta vieille
 la la la la, pui, pui, pui ! pui pui !*

II
*Une «dam» de charité
 M'fit monter dans sa chambre
 Dis moi beau grenadier...*

Citons encore cet autre air chanté du côté de Vernon, dans la Vienne :

*Allons, mon ami Thomas
 Tu t'approches d'la rabistoquette
 Allons, mon ami Thomas
 Tu t'approche des pays bas !*

*Thiu, thiu, thiu,
 Eh là, mon p'tit gars, eh là
 Eh là, mon pauvre vieux, eh là...*

Et le baudet – réflexe pavlovien dira-t-on sans doute – de satisfaire et sa partenaire du moment et son honneur, et l'honneur de son maître.

Ajoutons que ces «procédés» avaient, semble-t-il, pas mal d'effet aussi sur les palefreniers qui jouissaient ainsi d'une certaine considération...

De nos jours, je ne sais plus si les inséminateurs chantent encore devant les vases de paillettes conservées dans l'air liquide ou tout autre produit cryogène. Je jurerai bien que non. ■